

LA GAZETTE

JEUDI 3 OCTOBRE 2019

Gratuit

Filmer le cinéma ...

Alors que le festival vient d'être lancé, la première séance au cinéma de La Comète est consacrée à un film de notre invité d'honneur, Bertrand Tavernier. Cet hommage au cinéma français a été introduit par Olivier Broche, programmateur de WoS, qui a judicieusement rappelé l'importance que B. Tavernier a toujours donné à cette époque du cinéma, pourtant largement critiquée par la Nouvelle Vague.

Laissez-passer, film de presque 3h mais au rythme maîtrisé, a été réalisé en 2001 et raconte l'occupation de mars 1942 à novembre 1943 à travers les destins croisés de Jean Devaivre et Jean Aurenche. Le réalisateur cherche à nous donner à voir cette période difficile et pourtant mère de chefs-d'œuvres cinématographiques. Les dialogues de grands films, les images d'archive de ces classiques et la reconstitution de leur tournage sont habilement insérés dans le film, et l'image aux couleurs passées est presque nostalgique. La France et sa vie sous l'Occupation est sublimée dans les scènes de vélo de Jean Devaivre, qui rend visite à sa famille réfugiée loin des bombardements de Paris.

Jean Devaivre est alors un assistant metteur en scène engagé dans la Résistance, assez vite, un peu malgré lui et sous le coup de l'impulsion. Il travaille pour La Continentale, société de production à l'origine créée par Goebbels. Il est interprété par Jacques Gamblin, qui obtint un Oscar du meilleur acteur pour ce rôle.

Jean Aurenche, joué par Denis Podalydès, est un scénariste indécis à la vie de bohème qui refuse de façon ambiguë de travailler avec les Allemands. Pour éviter de signer à La Continentale alors qu'on le demande, il affirme toujours crouler sous les scénarios, feuilles volantes qu'il peine effectivement à enfermer dans sa valise lors de ses déménagements successifs chez ses trois maîtresses.

5 Rue des Fripiers, 51000
Châlons-en-Champagne

03 26 69 50 80

waronscreen.com

WW
WAR ON
SCREEN

Suite p.2

... et faire du cinéma sous l'occupation

Suite

Tous ces personnages réels ont en commun la lutte pour la vie, contre le froid et la guerre. Alors que dans ces temps de rationnement, où la nourriture prévue pour les tournages est systématiquement mangée par les travailleurs des studios de cinéma, le rôle des artistes est d'autant plus interrogé : pourquoi faire du cinéma ? Pour qui, quelle utilité ? Tout le film cherche à y répondre : « le cinéma montre la vie du drapier », qui lui produit. Il s'agit de raconter

des histoires, ce qui en temps d'occupation devient peut-être d'autant plus essentiel.

Laissez-passer est donc une entrée dans la filmographie de Bernard Tavernier, tout en hommage au cinéma, et surtout aux hommes du cinéma qui ont fait de leur destin un film.

Emma Fromont

Utopia, le «meilleur des mondes» est à venir

« La seule utopie dans ce film, c'est que les habitants regrettent d'avoir mis les Juifs à la porte ».

La ville d'Utopia est en pleine crise économique, l'inflation fait rage et les Juifs deviennent les boucs émissaires du peuple qui manifeste. Les politiques démagogues votent une loi d'expulsion totale de tous les Juifs de la ville, en partie en échange d'un prêt d'un milliardaire antisémite étatsunien. Mais très vite leur absence se fait sentir, l'économie d'Utopia se porte de plus en plus mal. Grâce à une manigance du fiancé Juif de la fille d'un politique antisémite influent, la loi finit par être annulée, désormais au grand plaisir du peuple.

Ce classique autrichien de 1924, dont la séance fut présentée par Laura Koepfel, a été diffusé dans sa version complète au Lycée Bayen. En effet, alors que les copies originales avaient été perdues puis retrouvées incomplètes en 1991 à Amsterdam, une version complète a été redécouverte en 2015. Le film a été magnifiquement restauré par l'agence de cinéma autrichienne : les images et la bande-son sont de très bonne qualité. C'est donc complet que nous découvrons ce film sûrement aussi ambivalent que son réalisateur, Hans Karl Breslauer, qui s'inscrit au parti nazi une quinzaine d'année plus tard. En effet, si ce dernier conclut son œuvre en affirmant que « tous les hommes doivent marcher main dans la main » et que le film documente la vie juive dans toute sa diversité - certains sont riches, d'autres

pauvres, certains très orthodoxes et d'autres très intégrés - le seul argument contre la loi d'expulsion est cependant la chute

de l'économie utopienne qui reposait exclusivement sur la vie mondaine juive.

Ce conte cinématographique expose 10 ans avant l'arrivée au pouvoir d'Hitler la virulence de l'antisémitisme et des idées qui circulent alors dans l'espace germanophone. C'est en fait l'adaptation d'une nouvelle de Hugo Bettauer de 1922 qui se déroule à Vienne. L'auteur est assassiné en 1925 par un adhérent du parti nazi, qui n'est condamné qu'à 18 mois en hôpital psychiatrique pour le meurtre. (Re)voir ce classique de façon rétrospective est effrayant, et fait écho aux dires de la réalisatrice du film d'ouverture, Agnieszka Holland : n'attendons pas la Guerre armée pour avoir conscience du danger.

Emma Fromont

Massacres, drogues et cartels

La sélection sur la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis s'ouvre avec Sicario, film de Denis Villeneuve sorti en 2015. Le conflit entre la CIA et le FBI, tout autant que celui entre les cartels mexicains et les unités étatsuniennes, nous est montré accompagné d'une bande-son époustouflante, caractéristique du réalisateur. Les sons nets et graves et les panoramas de paysages désertiques contrastent violemment avec la confusion constante de l'héroïne jouée par Emily Blunt. Cette dernière est pleine de talents, mais semble avoir encore beaucoup à apprendre des hommes : Alejandro (Benicio Del Toro) et Matt (Josh Brolin), aux méthodes alternatives stéroïdées, n'hésitent pas à se moquer du 'syndrome du bon élève' de Kate. Cependant, résistez à votre exécration envers les stéréotypes de films américains et Denis Villeneuve réussit à provoquer chez le spectateur une haine virulente plus que réelle envers Alejandro, auquel Kate finit par se soumettre totalement.

Emma Fromont

Pour un ciel bleu
dépourvu d'obus



Réalisé par Waad al-Kateab et Edward Watts, Pour Sama est le produit sélectionné de 500 heures d'archives essentiellement filmé par Waad al-Kateab elle-même en temps réel du développement de la crise. Témoignage poignant d'une famille syrienne lors du siège d'Alep de juillet à décembre 2016, cette oeuvre est à la fois éprouvante émotionnellement et porte à la réflexion, particulièrement pour les occidentaux. En effet, les images tragiques d'enfants blessés et morts par conséquence des bombardements du régime de Bashar al-Assad appuyé par l'armée de l'air Russe sont juxtaposés aux scènes heureuses de mariage et de naissance, notamment celle de Sama, fille de Waad, à laquelle ce film est dédié. Ce contraste évident reflète la résilience de l'être humain à s'adapter et sa volonté de continuer à se battre pour vivre une vie "normale" malgré les atrocités commises chaque jour autour de lui. De plus, cette disparité entre les scènes porte à garder une lueur d'espoir en dépit du combat quotidien pour la liberté mené par les syriens jusqu'à ce jour. L'entièreté de la projection semble être particulièrement concentré sur les enfants, premières victimes innocentes des guerres menés par les hommes. Les mots d'un infirmier en larmes après l'éclatement d'un obus en font preuve : "les enfants n'ont rien à voir avec cela". Plusieurs scènes du film prennent directement place dans l'hôpital au coeur du territoire contrôlé par les opposants d'Assad à l'est d'Alep où le mari de Waad, Hamza, est directeur. En seulement 20 jours de décembre 2016, il y eu plus de 890 opérations et 6000 blessés à cet hôpital et le tout, sous la pluie des missiles sans aide extérieur ni eau courante. Par conséquent, la brutalité et la barbarie de la guerre civile est aussi au premier plan de ce film. Le but de cette oeuvre est d'aussi de dénoncer l'inaction des gouvernements occidentaux face au massacre des citoyens syrien par leur propre government. En effet, la destruction

et le bain de sang qu'Assad a créé afin de conserver pouvoir peut potentiellement être reproduit par n'importe quel régime autoritaire s'il n'y a pas intervention concrète de la part des démocraties libérales et des grandes organisations multilatérales. Edward, suite à la projection, a comparé le conflit syrien à la guerre civil en Espagne au XXème siècle. En effet, elle n'a pas été condamnée par les démocraties occidentale et personne n'a aider la population à se soustraire d'un régime fasciste. Ainsi, non seulement l'Espagne a mis du temps à recouvrir de ses blessures internes, mais de plus graves conséquences d'envergure globale ont eu lieu ultérieurement. Il ne faut pas que la Syrie d'Assad devienne l'Espagne de Franco, au péril de la paix mondiale.

À la fin de la représentation, Waad Al-Kateab et Edward Watts ont répondu aux questions du public. Une étudiante s'est demandé ce qu'on pouvait faire ou dire à nos gouvernements pour que quelque chose s'améliore, qu'ils agissent ? Waad nous a répondu qu'ils essayaient de mettre en plus une organisation internationale permettant de protéger les hôpitaux dans le pays. Comme ils le soulignent dans le documentaire, les forces armées attaquent les lieux de santé pour réduire à néant le moral de la population, leurs espoirs restant. À la fin du mois d'octobre, un site internet appelé "Action For Sama" sera lancé. Il regroupera notamment toutes les actions que l'on peut mettre en place afin d'aider, à notre hauteur, les habitants et amplifier la portée internationale du conflit. Edward a aussi ajouté qu'il ne fallait jamais lâcher, qu'il fallait toujours parler du conflit syrien même si on a l'impression que le sujet est redondant. Il faut porter la voix des victimes.

Vous êtes parisien d'origine et comédien de profession. Depuis 2009 vous êtes conseiller artistique pour la salle de cinéma d'art et d'essai de la Scène Nationale de la Comète, ici, à Châlons.

O.B: Oui c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de cinéma avant mon arrivée ici. Il y avait la grande salle et cette petite salle de La Comète qui était un lieu de théâtre, etc. Philippe Bachman m'a ensuite demandé de l'aider afin de voir si on pouvait la transformer en salle de cinéma. En tant que comédien j'ai contribué, un peu de loin puisque j'habite Paris, afin que cette salle ne devienne la salle de cinéma du centre-ville de Châlons-en-Champagne.

Vous êtes programmateur du festival War on Screen depuis sa première édition en 2013, quelle est votre principale source d'inspiration pour votre travail, c'est-à-dire qu'est-ce qui vous rattache au festival WoS depuis 7 ans?

O.B : Effectivement, Philippe Bachman a eu l'idée du festival et il m'a demandé, à la suite du travail que nous avons déjà fourni ensemble sur la salle de cinéma, si je pouvais l'aider à rencontrer des gens dans l'industrie, tel que Tavernier, Francis Kuntz, etc. Depuis sept ans, mon travail est à la fois de choisir et de lui proposer des films pour les rétrospectives et de sélectionner des courts métrages récents. Ces courts métrages sont ensuite présentés sur deux séances devant un jury lycéen. Ce qui me rattache au festival c'est avant tout ma propre cinéphilie, qui a commencé pour moi à l'âge de 17 ans. Comme tout cinéphile qui se respecte, je vois évidemment beaucoup de films donc j'ai dans ma tête une histoire du cinéma, des metteurs en scène, etc. Mon travail ici est à la fois un travail de connaissances et d'intuitions. WoS porte sur le thème de la guerre dans un sens large, c'est-à-dire non pas des films militaires, comme on pourrait le croire, mais des films qui sont traversés par la guerre dans les personnages et leurs comportements conditionnés par celle-ci. Le film peut donc prendre place avant, pendant et après le conflit. Il peut y avoir des films de science-fiction, des documentaires, des comédies, des comédies musicales, des drames et même des films policiers.

Comment qualifieriez vous l'évolution du festival depuis sa création en 2013 ?

O.B : Effectivement il y a plus d'entrées qu'au début, la première saison était particulièrement faible à 5000 mais ça a vite augmenté jusqu'à 18 000 à peu près l'année

Interview croisée avec Olivier Broche et Hervé Bougon, programmateurs.



dernière. Les étudiants sont de plus en plus nombreux aussi, avec une espèce d'internationalisation. On a bien évolué aussi au niveau des jurés : avant on voulait des membres qui aient un lien d'une manière ou d'une autre à la guerre. Mais maintenant on assume mieux la thématique en se disant que tout le monde peut l'apprécier ou la juger indifféremment de l'intérêt même pour ce sujet que chacun peut porter. C'est comme si on se faisait plus confiance.

Comment choisissez-vous les sous-thèmes présents au festival ? Ont-ils un rapport avec l'actualité seulement ou êtes-vous influencés par d'autres facteurs ?

O.B : Philippe a voulu aborder la question de la frontière cette année. On essaye toujours de faire en sorte de lier soit à l'actualité soit au programme scolaire tout simplement. L'année dernière, on a fait un focus sur l'exil, thème toujours très présent. L'Irlande par exemple c'est très d'actualité, le conflit à la frontière entre le Nord et le Sud peut renaître. Mais il y a encore tellement de conflits que l'on a pas abordé (guerres

H.B : Pour les longs métrages c'est un peu différent du travail d'Olivier : les films de la compétition sont des films inédits qui ne sont pas encore sortis en salle et qui ne sortiront peut-être jamais. C'est un travail assez long, ça dure à peu près 6 mois et ça commence en février au festival de Berlin. Il y a plusieurs canaux possibles pour trouver des films. Le premier, le plus important, est le marché des films, donc on se rend chaque année à Berlin et à Cannes où les vendeurs internationaux viennent proposer leur line up, leur catalogue. On épluche tout ça et on obtient un corpus on va dire d'environ 30-40 voire 80 films. On essaye d'être le plus exhaustif possible dans la pré-sélection pour ne pas passer à côté d'un film.

Le deuxième est les festivals de taille plus petite. On ne s'y rend pas à chaque fois mais on épluche toutes les sélections. On en reçoit aussi certains mais il s'agit surtout d'un travail de fourmi pour trouver aussi des films qui ne sont pas encore sortis en festival. Il y a aussi certaines contraintes, si le film sort avant, si les distributeurs nous les refusent ou la volonté d'avoir une certaine diversité géographique mais aussi au niveau des conflits ou des points de vue.

Votre coup de coeur ?

O.B : On ne peut pas répondre pour la compétition, mais parmi ceux sur le Mexique/ États-Unis, le plus grand film est La Horde Sauvage [NB : ven 4 à 13h30]. Parmi l'Irlande, je choisirais le plus fort Hunger ou Bloody Sunday, et parmi ceux sur 1919-1939 j'en ai beaucoup que j'adore, le plus fort c'est peut-être Le Conformiste [NB : ven 4 à 9h30].

H.B : Je suis assez fan de cinéma américain des années 60-70 donc La Horde Sauvage, je vous invite à aller le voir, c'est un chef d'oeuvre de western ; après si je peux vous en donner un autre c'est Taste of Cement [NB : ven 4 à 18h30].

antiques, peplum, guerres de sécession...). Après, on aime bien avoir une diversité géographique pour chaque focus, ce qui peut être compliqué pour les péplums par exemple.

Comment fait-on la sélection ?

O.B : Pour les courts métrages je vais au festival de Clermont-Ferrand, on va au marché où il y a à peu près tous les films que les gens déposent. J'utilise un lexique de mots en français et en anglais, j'en ai une trentaine, et ça me sort environ 300 courts métrages. On commence maintenant, au bout de 6-7 ans, à nous en envoyer. Je montre tous ces films-là à Philippe au mois de juin, on les revoit ensemble et on se met d'accord sur deux séances d'une heure et demi.

Emma Lezier et Christophe Poulin

A Closer look at A Dog called money

Interview with director Seamus Murphy

Seamus Murphy is an Irish photographer and filmmaker based in London. He is the recipient of seven World Press Photo awards, author of four books, and has collaborated with musician PJ Harvey on the movie A Dog Called Money, screening today at 1 pm in the Cinema.

Your last movie, A Dog Called Money, is an artistic fusion of a music album of PJ Harvey and your work as a filmmaker and photographer. How did this come about?

One day in 2010, I got a call from Polly (PJ Harvey), she had seen my pictures of Afghanistan and was currently working on a music album about war called Let England Shake. She wanted to do an artistic collaboration so we met and decided that I would make a short film to each of her songs. That's how it all started.

After that, we decided to make a movie on her album The Hope Six Demolition Project, published in 2016. The idea was looking at a creative process through an artistic collaboration. I was going to do still and moving pictures, while she was going to write words that would become poems and songs. These songs would become an album, my pictures combined with her poems would become a book, and the movie A Dog called Money is about the whole thing. It's not only a movie about the making of the album because it focuses a lot on its sources of inspiration. It's investigating the places, the people, and their stories that Polly turned into songs.

Your movie is very fractured. How are the different stories connected to each other?

I like to put things together that are a bit incongruent and make them fit together. You make the connection by choosing the connection. For some it might not be obvious. It's never obvious, as poetry is never obvious. Someone said to me - and it's true - "Each section of your film could be a film in itself." I love that about photography because one picture tells so many stories. And then you move on to the next frame

and the next sequence. I think that's what makes it interesting and again, it's like poetry. You have this line and you could think about it for the rest of your life, and then comes the next line, and so it carries on. If you think of the film, it lives in that space. What links them is the songs. In a way, I'm using the album as my narrative device.

"A Dog Called Money" – what's the story behind this name?

We decided to go to Washington DC. because we wanted to cover a place that is not from the outside world and is close to our culture. Also, DC is the center of Western power - Afghanistan and Kosovo are places that people in DC make laws about, invade, and "help". DC, being the center of American power, could make you think that it must be very rich. Yeah, if you're white and you live in a special area. But there is a lot of poverty and most of the people in DC are black. We went there knowing that we wanted to go to Anacostia, just five stops by metro from the White House, in order to cover this part of DC that no one ever talks about. And that's where we met Pony, a 20-year-old black gang leader. She was sitting in the streets, playing cards with her friends. There was a dog nearby, it had its nails painted red. When Polly saw Pony for the first time, she was taking notes: "Pony. She has her crew. They play cards for dollars. They have a dog called money."

Luna Schafitel



Photo by Luna Schafitel

Interview with

Waad al-Kateab,

director of For Sama (2019)

R: Thank you for taking the time out of your busy day to have this interview with us. So let's start off by introducing yourself. Tell us more about where you come, and more specifically about "For Sama", and how you came up with the idea.

Al-Kateab: I was studying marketing at Aleppo University in 2012 when the revolution started in Syria. I took a part in the revolution- I protested in the street with people, and then soon started filming. After a year and a half, the revolution took a different turn, going from peaceful to militant. The violence in the city intensified a hundred times more than what happened before, and soon part of the city was out of the Assad regime's control. These protests were all against Assad's government, and soon the eastern part of the city began operating from Assad forces. I soon moved to this part of the city and started filming the new life there. It's where I met my future husband- he was a doctor, we fell in love, got married and had Sama. There was filming all these years, and then Aleppo was besieged for six months. We were caught in that, and later, we were forced to flee in December 2016 by the Russian and Assad forces, and in collaboration with the UN. We ended up moving to Turkey and then to the UK.

R: How would you describe the condition of hospitals and the state of healthcare in Aleppo, since most of the hospitals are being bombed?

Al-Kateab: The doctors and normal staff in Aleppo began setting up other hospitals from scratch- they built a large network of hospitals and healthcare services. There were nine hospitals providing most of the services to the whole people in Aleppo last time during the siege. These hospitals were always under attack by Assad and Russian aircrafts. They had to deal with a big amount of patients while also finding a way to protect themselves and other doctors, making sure they have all the supplies that they need, and trying to find a way for dealing with a patient that they can't deal with - like taking them out of the city, or transferring to another hospital.

R: What is the message that you would like the audience to take away from your film?

Al-Kateab: The main thing that happened with us in Syria three years ago is still happening now, and the war in Syria is not over -what is

happening is not a Civil war. It's a pure revolution against dictatorship from people who are fighting for a better life. I want people to think about the refugees who are around the world now, why they came, the way they became refugees, the story behind every one of these people, and all that they lost when they left their homes.

R: What do you think your movie says about women being in film? Are women in film something you advocate for?

Al-Kateab: To be a female filmmaker is challenging all over the world, but being from Aleppo/Syria makes it much more challenging. In the beginning, I had many problems when starting filming, especially dealing with people who didn't take my work seriously, or who said it wasn't allowed for me to film- which I think is a very common experience for every woman pursuing media around the world; they have heard something similar. It was also hard trying to protect yourself and proving what you are trying to do - in the first year I had a lot of difficulty with this, but over time my community began to accept me. Over time they had seen me with the camera and began helping me. They used to take the camera with me all over to help me out. I think women in film need to be very strong and confident in what we are doing and need to keep focusing on the importance of documentary. Rely more on your experience and your skills, and of course listen to constructive criticism, but also always listen to your own intuition.

R: What do you think are the causes behind the Syrian Refugee crisis, and how you think the crisis in Aleppo came about?

Al-Kateab: Every problem in Syria is all because of the Assad regime, and their system of dealing with everything. They were bombing entire cities, attacking journalists and doctors, leaving no safe place in the city. Hospitals, places where people need to feel safe, were targeted. You're not protected from the bomb shellings, and if you watch the film you will understand the hardships and struggles that people in Aleppo are facing everyday, deciding whether to stay or to leave.

R: Another question I have is how is Sama and your other daughter doing today?

Al-Kateab: They are doing great- they are trying to start their new life, and finally have the life they deserve. There is a traumatic part that we need to deal with - such as difficulty sleeping or nightmares- but ultimately, we need to start feeling like we settled down, and start thinking about the future. We are trying to give them the life that they deserve.

PROGRAMME DU JOUR

9H30

Le Vent se Lève, Ken Loach (2006)

Cinéma La Comète

Des paysans d'Irlande unis pour leur pays dans un dangereux combat pour la liberté.

L'oeuf du Serpent, Ingmar Bergman (1977)

Lycée Baven

À Berlin dans l'entre-deux-guerres, Abel, un juif, découvre les machinations d'un médecin fou et assassin méthodique qui pratique des expériences sur les êtres humains.

9H45

Les Lois de L'hospitalité, Buster Keaton (1923)

Théâtre La Comète

Une lutte ancestrale entre les deux clans de la ville. Vingt ans après le drame ils se retrouvent.

10H30

Stubby, Richard Lanni (2018)

Collège Suippes

Un chien errant va participer aux combats de la Grande Guerre et devenir un héros.

11H30

Pour Sama, Waad Al-Khateab, Edward Watts (2019), Théâtre La Comète

La vie au quotidien de Waad Al-Khateab et sa famille à Alep depuis le début de la guerre en 2011, déchiré entre la protection de ses enfants et son combat pour la liberté.

13H

A Dog Called Money, Seamus Murphy (2019)

Cinéma La Comète

Le voyage de Seamus Murphy et PJ Harvey du Kosovo à l'Afghanistan durant lequel son 11ème album va naître.

14H

Sons of Denmark, Ulaa Salim (2019)

Théâtre La Comète

Entre xénophobie décomplexée et radicalisation au Danemark, deux jeunes essayent de trouver leur place.

Civilisées, Randa Chahal Sabbag (1999)

Lycée Bayen

L'histoire mêlée d'un jeune milicien, d'une domestique et d'une riche bourgeoise se retrouvant à Beyrouth pendant la guerre civile.

15H

Au Nom du Père, Jim Sheridan (1993)

Bibliothèque Pompidou

Gerry Conlon, jeune délinquant, est accusé d'être à l'origine d'un attentat à Belfast. Une historique erreur judiciaire symbolique des tensions en Irlande.

16H

Notre-Dame du Nil, Atiq Rahimi (2019)

Cinéma La Comète

Au Rwanda, des jeunes filles étudient pour devenir l'élite du pays. Mais certains antagonismes vont changer leurs relations et le pays en profondeur.

16H45

Midnight Traveler, Hassan Fazili (2018)

Théâtre La Comète

La lutte quotidienne d'Hassan Fazili et sa famille pour survivre, retranscrite par des images prises au téléphone portable.

Django, Sergio Corbucci (1966)

Lycée Bayen

Django, solitaire et mystérieux, se retrouve à la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis où certaines tensions se développent.

18H30

La Vie et Rien D'autre, Bertrand Tavernier (1989)

Cinéma La Comète

Le commandant Delaplane est chargée de recenser les soldats disparus après la Grande Guerre. Il va croiser sur son chemin deux femmes à la recherche de leurs hommes. Film suivi d'une masterclass par Bertrand Tavernier.

19H

It Must Be Heaven, Elia Suleiman (2019)

Théâtre La Comète

Un conte burlesque où l'on suit un Palestinien à la recherche d'une nouvelle terre d'accueil.

Huit Heures de Sursis, Carol Reed (1947)

Lycée Bayen

Après un hold-up raté, un militant du mouvement indépendantiste à Belfast erre dans les rues de la ville.

21H30

Sew The Winter to My Skin, Jahmil X.T. Qubeka (2018), Théâtre La Comète

Le portrait d'un hors-la-loi en Afrique du Sud, héros des désenchantés.